

LE COLONEL FOGAS

SECONDE PARTIE DE "L'HOMME A L'OREILLE CASSEE"
PAR EDMOND ABOUT

I

LE JEU DE L'AMOUR ET DE L'ESPADON.

La fiancée de Léon Renault venait d'entrer dans le salon, et elle demoura pétrifiée en se voyant si bien accueillie par le colonel.

Comme elle hésitait visiblement à se laisser tomber dans ses bras, Fogas imita Mahomet : il courut à la montagne.

— O Clémentine ! dit-il en la couvrant de baisers, les destins amis te rendent à ma tendresse ! Je retrouve la compagne de ma vie et la mère de mon enfant !

La jeune fille ébahie ne songeait pas même à se défendre. Heureusement, Léon Renault l'arracha des mains du colonel et s'interposa en homme résolu à défendre son bien.

— Monsieur ! s'écria-t-il en serrant les poings, vous vous trompez de tout, si vous croyez connaître mademoiselle. Elle n'est pas de votre temps, mais du nôtre, elle n'est pas votre fiancée, mais la mienne ; elle n'a jamais été la mère de votre enfant, et je compte qu'elle sera la mère des miens !

Fogas était de fer. Il saisit son rival par le bras, le fit pirouetter comme une toupie et se remit en face de la jeune fille.

— Es-tu Clémentine ? lui dit-il.

— Oui, monsieur.

— Vous êtes tous témoins qu'elle est ma Clémentine !

Léon revint à la charge et saisit le colonel par le collet de sa redingote, au risque de se faire briser contre les murs.

— Assez plaisant, lui dit-il. Vous n'avez peut-être pas la prétention d'accaparer toutes les Clémentine de la terre ? Mademoiselle s'appelle Clémentine Sambucco, elle est née à la Martinique, où vous n'avez jamais mis les pieds, si j'en crois ce que vous avez conté tout à l'heure. Elle a dix-huit ans...

— L'autre aussi !

— Eh ! l'autre en a soixante quatre aujourd'hui, puisqu'elle en avait dix-huit en 1813. Melle Sambucco est d'une famille honorable et connue. Son père, M. Sambucco, était magistral ; son grand père appartenait à l'administration de la terre. Vous voyez qu'elle ne vous touche ni de près ni de loin ; et le bon sens et la politesse, sans parler de la reconnaissance, vous font un devoir de la laisser en paix !

Il poussa le colonel à son tour et le fit tomber entre les bras d'un fauteuil.

Fogas rebondit comme si on l'avait jeté sur un million de ressorts. Mais Clémentine l'arrêta d'un geste et d'un sourire.

— Monsieur, lui dit-elle de sa voix la plus caressante, ne vous emportez pas contre lui, il m'aime.

— Raison de plus, sacrebleu !

Il se calma cependant, fit asseoir la jeune fille à ses côtés, et l'examina des pieds à la tête avec toute l'attention imaginable.

— C'est bien elle, dit-il. Ma mémoire, mes yeux, mon cœur, tout en moi la reconnaît et me dit que c'est elle ! Et pourtant le témoignage des hommes, le calcul du temps et des distances, en un mot, l'évidence elle-même semble avoir pris à tâche de me convaincre d'erreur. Se peut-il donc que deux femmes se ressemblent à tel point ? Suis-je victime d'une illusion des sens ? N'ai-je recouvert la vie que pour perdre l'esprit ? Non ; je me reconnais, je me retrouve moi-même ; mon jugement ferme et droit s'oriente sans trouble et sans hésitation dans ce monde si bouleversé et si nouveau. Il n'est qu'un point où ma raison chancelle. Clémentine ! je crois te revoir et tu n'es pas toi ! Eh ! qu'importe, après tout ? Si le destin qui m'arrache à la tombe a pris soin d'offrir à mon réveil le portrait de celle que j'aimais, c'est sans doute parce qu'il a résolu de me rendre l'un après l'autre tous les biens que j'ai perdus.

Dans quelques jours, mes épaulettes ; demain, le drapeau du 23e de ligne ; aujourd'hui, cet adorable visage qui a fait battre mon cœur pour la première fois ! Vivante image du passé le plus riant et le plus cher, je tombe à tes genoux ; sois mon épouse !

Ce diable d'homme unit le geste à la parole, et les témoins de cette scène imprévue ouvrirent de grands yeux. Mais la tante de Clémentine, l'austère Mlle Sambucco, jugea qu'il était temps de montrer son autorité. Elle allongea vers Fogas ses grandes mains sèches, le redressa énergiquement, et lui dit de sa voix la plus aigre :

— Assez, monsieur ; il est temps de mettre un terme à cette farce scandaleuse. Ma nièce n'est pas pour vous ; je l'ai promise et donnée. Sachez qu'après-demain, 19 du mois, à dix heures du matin, elle épousera M. Léon Renault, votre bienfaiteur !

— Et moi je m'y oppose ; entendez-vous, la tante ? Et, si elle fait mine d'épouser ce garçon...

— Que ferez-vous ?

— Je la maudirai !

Léon ne put s'empêcher de rire. La malédiction de ce colonel de vingt quatre ans lui semblait plus comique que terrible. Mais Clémentine pâlit, fondit en larmes et tomba à son tour aux genoux de Fogas.

— Monsieur, s'écria-t-elle en lui baisant les mains, n'accablez pas une pauvre fille qui vous vénère, qui vous aime, qui vous sacrifiera son bonheur si vous l'exigez ! Par toutes les marques de tendresse que je vous ai prodiguées depuis un mois, par les pleurs que j'ai répandus sur votre cercueil, par le zèle respectueux que j'ai mis à presser votre résurrection, je vous conjure de nous pardonner nos offenses. Je n'épouserai pas Léon si vous me le défendez ; je ferai ce qui vous plaira ; je vous obéirai en toutes choses ; mais, pour Dieu ! ne médonnez pas votre malédiction !

— Embrasse moi, dit Fogas. Tu cèdes, je pardonne.

Clémentine se releva toute rayonnante de joie et lui tendit son beau front. La stupéfaction des assistants, et surtout des intéressés, est plus facile à deviner qu'à dépeindre. Une ancienne momie dictant des lois, rompant des mariages et imposant ses volontés dans la maison ! La jolie petite Clémentine, si raisonnable, si obéissante, si heureuse d'épouser Léon Renault, sacrifiant tout à coup ses affections, son bonheur et presque son devoir au caprice d'un intrus ! M. Nibor avoua que c'était à perdre la tête. Quant à Léon, il eût donné du front contre tous les murs si sa mère ne l'avait retenu. Ah ! un pauvre enfant, lui disait-elle, pourquoi nous as-tu rapporté ça de Berlin ? — C'est ma faute ! criait M. Renault. — Non, reprenait le docteur Martopt, c'est la mienne. Les membres de la commission parisienne discutaient avec M. Rollon sur la nouveauté du cas. — Avaient-ils ressuscité un fou ? La réanimation avait-elle produit quelques désordres dans le système nerveux ? Était-ce l'abus du vin et des boissons durant ce premier repas qui avait causé un transport au cerveau ? Quelle autopsie curieuse, si l'on pouvait, séance tenante, disséquer maître Fogas ! — Vous auriez beau faire, messieurs, disait le colonel du 23e. L'autopsie expliquerait peut-être le délire de ce malheureux, mais elle ne rendrait pas compte de l'impression produite sur la jeune fille. Était-ce de la fascination, du magnétisme, ou quoi ?

Tandis que les amis et les parents pleuraient, discutaient et bourdonnaient autour de lui, Fogas, souriant et serein, se mirait dans les yeux de Clémentine, qui le regardait aussi tendrement.

— Il faut en finir à la fin ! s'écria Virginie Sambucco, la sévère. Viens, Clémentine !

Fogas parut étonné.

— Elle n'habite donc pas chez nous ?

— Non, monsieur, elle demeure chez moi !

— Alors je vais la reconduire. Ange ! veux-tu prendre mon bras ?

— Oh ! oui, monsieur ! avec bien du plaisir.